

Edmée Delsol

LA TERRE, LE VERRE ET LA POÉSIE

Dans son atelier à Meudon, à l'orée du bois, Edmée Delsol crée une œuvre singulière, méditative et poétique, faisant dialoguer la céramique et le verre. C'est parce que l'art et la vie ne sont qu'un tout que l'artiste a choisi de traduire la beauté du monde.

© Denis Durand, galerie Capazza



Tanit, 2016, terre engobée et pâte de verre, 42 x 46 x 20 cm.

Comment la céramique et le verre s'inscrivent-ils dans votre parcours ?

J'ai rencontré la terre en 1956, à 17 ans ; j'ai fait un stage au château de Rully en Puisaye, dans le département de l'Yonne, en Bourgogne, avec la Suédoise Inge Person et j'ai rencontré les potiers de La Borne. À cette époque, La Borne était un lieu incontournable pour le renouveau de la céramique. Il y avait une certaine magie dans leur mode de vie, et je garde en moi ce souvenir de la simplicité et de la liberté. J'ai ensuite poursuivi mes études à l'École des beaux-arts de Paris. En peinture. J'étais curieuse d'explorer les ateliers de sculpture, de

gravure et de mosaïque, animés par trois professeurs, Henri-Georges Adam, Étienne-Martin et Riccardo Licata.

À l'issue de mon cursus, j'ai collaboré avec des architectes ; j'ai dessiné des projets, fait des relevés et des suivis de chantier avant de me consacrer à ma vie de famille. Nous nous sommes installés à Meudon. Je souhaitais être à la lisière de la forêt pour voir les saisons se succéder, la nature étant une source d'inspiration permanente et indispensable à mon quotidien. Aujourd'hui, je partage mon temps entre Meudon et la Normandie, où je cultive un jardin, une autre manière d'être liée à la terre. Ce n'est qu'en 1980 que j'ai repris le

travail de la céramique. D'abord, j'ai installé un four sur mon balcon et, cinq ans plus tard, j'ai construit mon atelier avec un four raku. Le verre est arrivé en 1990 comme le prolongement évident de la terre.

“ Quand je réalise une œuvre, je me raconte une histoire sans l'imposer aux autres, à eux d'y rentrer ou pas. ”

Comment vous êtes-vous formée à ces techniques ?

En autodidacte. Il y a le plaisir de la recherche et de l'expérimentation. Je projette une idée et je fais en sorte de la réaliser avec les moyens qui sont les miens, et avec le plaisir de l'ingéniosité. Je souhaite allier ma sensibilité d'artiste et le savoir-faire technique et artisanal des deux médiums... J'ai lu *Le Livre du potier*, de Bernard Leach, et quelques amis comme Camille Virot – propriétaire d'un atelier en Haute-Provence où il pratique le raku – ont répondu à mes interrogations lors de stages à Vière. J'allais chercher différentes terres dans la forêt, sur des chantiers ou sur des terrains d'anciennes briqueteries. Je les mélangeais dans un pétrin, pour ensuite leur donner forme et les cuire au gaz et au bois. Je conserve cet archaïsme du geste et de la matière.

Quant au verre, au début, je l'ai cuit dans mon four raku. Je transformais le four en marmite norvégienne entourée de nappes de fibres. Rapidement, il a fallu un four électrique, avec un programmeur pour le refroidissement. C'est le verrier Olivier Juteau qui a construit mon four, tandis que Bernard Dejonghe et les techniciens de chez Corning m'ont donné de bons conseils. Avec le raku, l'approche de la matière est plus instinctive, ce qui permet de travailler vite une fois l'idée en



EDMÉE DELSOL EN 5 DATES

- 1956 Rencontre avec la terre au château de Ratilly en Puisaye.
- 1980 Reprise de la céramique avec le raku.
- 1985 Création de l'atelier à Meudon.
- 1990 Première association du raku et de la pâte de verre.
- 1991 Voyage d'étude en Afrique.



© Denis Durand, galerie Capazza x 2

▲ *Rocher VIII*, 2016, céramique et verre, 47 x 33 x 19 cm, et *Rocher IX*, 2016, céramique et verre, 46 x 32 x 18 cm.

◀ *Rocher IV*, 2016, céramique et pâte de verre, 86 x 36 x 18 cm.

tête. À l'inverse, le verre impose un rapport au temps plus lent. Je moule la partie qui sera en verre. C'est un moule unique en plâtre et sable dans lequel je mets les morceaux de verre. Durant la cuisson, le verre liquéfié prend l'empreinte du moule pour conserver les traces du « faire » et de la terre. À la sortie du four, il ne reste plus qu'à enlever au burin la gangue de plâtre, nettoyer, ébarber et polir le verre.

Pourquoi avoir voulu associer le verre à la terre ?

J'ai réalisé des pièces en deux parties, l'une enfumée très noire et l'autre émaillée clair. Puis j'ai eu envie de clarté – de translucidité plutôt que de transparence, pour conserver une part de mystère – que je désirais traduire autrement que par l'émail blanc. Dans les années 1990, la tendance était au verre coloré auquel j'étais peu sensible. J'ai alors envisagé de faire du verre comme le raku, de façon sobre et vivante. Je voulais créer un nouvel espace par rapport à la lumière, au-dedans et au-dehors.

Que recherchez-vous en reliant ces deux matériaux ?

Les liens qu'ils entretiennent, à la fois complexes et simples, et surtout le point de contact qui va faire en sorte que les deux forment un tout. Ce sont des matières très proches par leur composition (des silicates d'alumine) mais totalement opposées dans leur apparence. L'une est opaque, l'autre transparente. C'est l'ombre et la lumière, le vide et le plein, l'équilibre et l'instabilité, la terre et le ciel. J'utilise du verre blanc, du cristal optique ; les couleurs viennent de la terre, des engobes et du feu, elles se laissent deviner à travers le voile de verre.

Quelle a été votre première œuvre en terre-verre ?

Ce fut un anneau, deux demi-cercles : la base est en terre enfumée et le sommet en verre translucide. Je conçois toujours l'ensemble de la pièce en même temps. Je prélève la partie verre, encore humide, que je mets de côté tandis que je cuis la partie terre. Comme il y a une rétraction



après la cuisson de la terre, je réajuste le verre à la céramique, et je crée le lien. Au début, j'emboîtais les deux parties, verre et céramique, puis, pour des raisons pratiques, je les ai scellées avec des colles spéciales. Dans certaines séries, je les pose tout simplement côté à côté ou je les assemble avec des tenons et des mortaises. Je n'ai pas de règle mais, le plus souvent, je place le verre dans les parties hautes de mes pièces comme dans la série des *Rochers*.

Faites-vous des dessins préparatoires ?

Quand j'ai une idée qui se précise, je dessine et je fais des esquisses en terre. Je me nourris de lectures et de l'observation de la nature, des paysages de la cordillère des Andes et ses longues traînées de nuages à ceux de la baie d'Along et aux

architectures du Bhoutan. J'essaie ensuite de partager les émotions que je ressens.

Vos séries, intitulées *Nuages, Arches, Danse, Acrobates, Les Embarques ou Rochers*, sont inspirées de vos voyages. Quel regard portez-vous sur le monde ?

Je répondrai en citant une phrase de Roland Barthes : « *L'œuvre est plus importante que son auteur et c'est le lecteur qui lui donne son sens.* » Quand je réalise une pièce, je me raconte une histoire sans l'imposer aux autres, à eux d'y rentrer ou pas. Ce qui me plaît, c'est le plaisir de créer et de susciter un partage. Je n'ai jamais voulu produire pour produire, je n'ai jamais répondu à des commandes. Oui, je travaille avec des galeries mais je tiens à rester libre, à rester dans les réalités d'une vie simple.

↑ *El Camino*, 2006, terre engobée et pâte de verre, 450 x 30 à 45 cm.

← *Carré de jardin*, 2008, terre engobée et pâte de verre, 25 x 25 cm.

Pourquoi déclinez-vous vos œuvres dans différentes formes ?

J'ai commencé par faire des bols raku, puis mon travail a évolué vers le cercle et enfin le carré. Des bols, des carrés et des ronds : ce sont des formes simples qui offrent des possibilités infinies et qui m'ont conduite sur d'autres chemins. Mon expérience chez les architectes a sans doute inspiré mes premières sculptures. J'en sens les réminiscences dans certaines séries comme mes premiers bols en terre que j'ai moulés pour les couler en verre et les poser sur le magma noir de la terre. Ainsi en équilibre, ils évoquent les caldeiras et les terres volcaniques.

Que vous a apporté cette expérience partagée au Burkina Faso en 1991 avec la céramiste Denise Millet ?

Camille Virot est à l'origine de ce formidable programme d'échanges entre les potières africaines et les céramistes européens. Pendant ce séjour, nous avons observé, pris des notes et des photographies sur la façon de faire de ces femmes. J'ai été sensible à leur manière d'être, à leur rapport physique à la terre et au feu, à leur assiduité au travail, à leur force mais aussi à leur plaisir et leur gaieté. Cela m'a confortée dans ma propre philosophie : opter pour le nécessaire sans plus, faire avec ce qu'il y a. Cette économie de moyens permet d'inventer des solutions et de limiter l'encombrement, d'aller naturellement à l'essentiel. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTINE BLANCHET

Du 2 au 30 mai, galerie Barina, 36, rue du Général-de-Gaulle, Dietwiller (68). Tél. : 06 19 46 54 32. www.galerie-barina.com

PHOTO : © EDMÉE DELSOL